Zeitschrift: Schweizerisches Archiv für Volkskunde = Archives suisses des traditions populaires

Herausgeber: Empirische Kulturwissenschaft Schweiz

Band: 43 (1946)

Artikel: Lai Grillenatte : novelle en patois des Ciôs-di-Doubs = La "Grillonnette" : nouvelle en patois des Clos-du-Doubs

Autor: Surdez, Jules

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-114224

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 04.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Lai Grillenatte[1].

Novelle en patois des Ciôs-di-Doubs
pai Diu Souédgé, Béerne.

I

Aidon, dains lai tiœumnâtè de lai Tiœudraie, les grôs paysains fesïnt yôte toile po les trôssés de ménaidge de yôs baîchates. Les méties ai brais de técherainds étïnt faîts tot bouennement de montaints tenis pai des travoiches. Les felès de lai tchïnne, nouquês an lai laiçure, étïnt vôjus â di toué d'ïn rôlat[2]. Po serrê lai toile an tapaît dechus d'aivô les tchaisses[3]. Les épeûles de felê étïnt pôses chus les tchevéyes que le djéchou étaît heursenê.

An téchaît aitot di trâsse[4] qu'étaît lai moitie pus épâs que lai toile de yïn vou de tchainne. An djoiyéchaît di felê

La «Grillonnette».

Nouvelle en patois des Clos-du-Doubs
par Jules Surdez, Berne.

I

Autrefois, dans la commune de la Coudraie, les grands paysans faisaient leur toile pour les trousseaux de ménage de leurs filles. Les métiers à bras de tisserands étaient faits tout bonnement de montants maintenus par des traverses. Les fils de la chaîne, noués à la lice, étaient enroulés autour d'un rouleau. Pour serrer la toile, on la frappait avec les chasses. Les bobines de fil étaient placées sur les chevilles dont le juchoir était hérissé.

On tissait aussi du «trâsse» qui était de moitié plus épais que la fine toile de lin ou de chanvre. On employait du fil pour ourdir et du coton pour tramer et le tisserand

[1] *Grillenatte*, surnom donné à une jeune fille très maigre dont les os semblent grelotter. — [2] Ce rouleau est l'ensouple; celui autour duquel s'enroule la toile est l'ensoupleau. — [3] *tchaisses*, chasses ou battants du tisserand. — [4] *trâsse*: suivant les contrées, étoffe tissée avec du fil d'étoupes ou étoffe ourdie avec du fil et tramée avec du coton nommé aussi treillis.

po œûji et di coton po fascie et le técheraind dèvaît tchât-chie quaitre frâtes[1], an piaice de doues po lai toile.

D'aivô le couérâ felê an téchaît lai belle et bouenne toile de ménaidge po faire les yeçues de yét, les tiuaîlles, les pannous de baigates, les tchemijes d'hannes. D'aivo le trâsse an fesaît les tiulattes ai bouéraincye[2], les sais ai biè et ai fairenne, les panne-mains, les cieuries de lai bue[3], les touért-chons, les réchuous.

Les dainnes de lai femelle baillïnt lai pus fïnne œûvre. Ceté di maîle[4], pus grôsse, était baillie â couédjie qu'an fas-çaît des couédjés, des ailezïns, des bies, des bouérons[5], des tchevâtres, des couedjes ai toué.

Les fannes felînt le tchainne en huvie, vés l'aître di fue voué brœûlïnt des tchainneveuilles. Yôs felattes s'aippelïnt des rouattes, dains le Vâ, et des brogues, an lai Montaigne. Se vôs les aivïns ôyu brondenê et rontchie et les felouses, câtenê.

---

devait presser quatre pédales au lieu de deux pour la toile. Avec la plus fine filasse filée on tissait la belle et bonne toile de ménage, pour faire les draps de lit, les nappes, les mouchoirs de poche, les chemises. Avec le «trâsse» on faisait les culottes à pont, les sacs pour le blé ou la farine, les essuie-mains, le «fleurier» de la lessive, les torchons, les linges à essuyer la vaisselle.

Les tiges du chanvre femelle donnaient la filasse la plus fine. Celle, plus grossière, provenant du chanvre mâle, était cédée au cordier qui en tressait des cordeaux, de la ficelle, des filets à foin, des éperviers, des chevêtres, des cordes de tours.

Les femmes filaient le chanvre en hiver, auprès de l'âtre où brûlaient des chènevottes. Leurs rouets ou «felattes» se nommaient «rouattes», dans la Vallée de Delémont et le Val Terbi et «brogues» aux Franches Montagnes. Si vous les aviez ouïs bourdonner et ronfler et les fileuses bavarder!

[1] *frâtes, pessèes* ou *maîrtches,* marches ou pédales de métier à tisser ou de rouet. — [2] Litt.: culottes à abat-foin, nommées aussi *tiulattes ai pont,* ou *ai pessiere.* — [3] *cieurie* s. m. drap recouvrant le linge à lessiver sur lequel on met une couche de cendres. — [4] *Le maîle,* le mâle, le chanvre mâle, nommé aussi *bosson* s. m. ou *biosse* s. f. — [5] *bouéron,* épervier ou truble à manche (filet).

L'hèrbâ devaint è yôs aivaît faillu gaidgê[1] les œûvres d'aivô les gaîdges. Po felê, elles en botïnt â di toué de lai graind'tchenonye ai pie. Elles fesïnt des étchevâs d'aivô des étchevous[2].

Dains ci temps-li, an lai Tiœudraie, c'était tchie le Grillat et tchie le Satré[3] qu'aivïnt les pus belles tchainnevieres. Les hannes, que yôs dgens étïnt dje bïn an l'ôtâ, aivïnt mairiê des fannes que n'aivïnt pe d'étopes mains di couérâ an yôs tchenonyes[4].

Le Grillat siôtraît di maitïn â soi dâs sai djuenance et peus c'était in petit l'hanne, noi cman ïn grillat. C'ât po çoli qu'an ne yi diaît que le Grillat. En tote séjon, et pai tos les temps, èl aivaît enne chibye[5] chus lai téte. Ses tiulattes trop londges, qui yi tchoyïnt dains ses sabats, étïnt rètenis chus les haintches pai doux couenne-m'â-tiu[6].

Le Satré, lu, étaît ïn encoé prou graind l'hanne que fe-

L'automne précédent, elles avaient dû carder la filasse avec les cardes. Pour filer, elles en mettaient autour de la grande quenouille à pied. Elles faisaient des écheveaux avec des sortes de dévidoirs.

En ce temps-là, à la Coudraie, c'était «chez le Grillon» et «chez la Sauterelle» qui possédaient les plus belles chènevières. Les hommes, dont les parents étaient déjà bien à l'aise, avaient épousé des femmes qui n'avaient pas d'étoupes, mais de la fine filasse à leurs quenouilles.

Le Grillon sifflait du matin au soir depuis sa jeunesse et puis c'était un petit homme, noir comme un grillon. C'est pour cela qu'on ne lui disait que le Grillon. En toute saison, et par tous les temps, il avait un «chapeau-cible». Ses culottes trop longues, qui tombaient dans ses sabots, étaient retenues sur les hanches par deux ficelles.

La Sauterelle, «lui», était un homme assez grand, qui faisait un petit saut, en cheminant, tous les cinq ou six pas,

[1] *gaîdges* ou *diaîdges*, cardes; *gaidgê* ou *diaidgê*, carder. — [2] *étchevou* s. m. ou *écrâchouere* s. f., sorte de dévidoir pour dévider le fil, la laine etc., pour mettre en écheveaux, en pelotons. — [3] Sauterelle est, en patois, du genre masculin. — [4] C'est-à-dire qu'elles étaient bien dotées. — [5] *chibye* s. f. cible, ancien chapeau bas de tête mais à larges bords. — [6] *doux couenne-m'â-tiu*, deux «corne-moi-au c...», deux ficelles serrant jadis le pantalon à la ceinture.

saît ïn petét sât, en tchemenaint, totes les cïntye chéx péssèes, cman ïn satré an lai rive d'ïn tchaimp de biê. C'ât po çoli qu'an yi aivaît dïnche botê ai nom[1]. El aivaît enne épale pus hâte que l'âtre et djâsaît di nê que vôs airïns tiudie ôyi ïn bœûjon[2]. E poétchaît enne cape ai painsiron[3], le duemouenne cman les djoués chus senainne. Ses tiulattes trop couétches ne yi deschendïnt que djunque ïn pô devés-dedôs des dgenonyes. Le Grillat et le Satré vétïnt enne grije blaûde les djnôvrâles[4]. Le duemouenne, èls en botïnt enne bieûve d'aivô des biaincs botons.

Le Grillat, tot petét qu'èl était, aivaît enne demé-dozainne d'afaints, tus pus grainds que lu. Lai pus véye de ses trâs baîchates allaît chus vingt ans. An ne yi diaît que lai Grillenatte poéche qu'elle était che soitche qu'è sannait qu'an ôyaît grillenê ses oches. Çoli ne l'envoidjaît pe d'étre enne belle grôsse baîchate qu'aivaît lai pé biaintche et le poi fïn

---

comme une sauterelle à la lisière d'un champ de blé (c'est pourquoi on l'avait ainsi nommé). Il avait une épaule plus haute que l'autre et nasillait: vous auriez cru ouïr une trompette en écorce. Il portait un bonnet à «painsiron», le dimanche comme les jours «sur semaine». Ses culottes trop courtes ne tombaient qu'un peu au dessous des genoux. Le Grillon et la Sauterelle revêtaient une blouse grise les jours ouvrables. Le dimanche, ils en mettaient une bleue avec des boutons blancs.

Le Grillon, tout petit qu'il était, avait une demi-douzaine d'enfants, tous plus grands que lui. La plus âgée de ses trois filles allait sur ses vingt ans. On ne l'appelait que la «Grillonnette», parce qu'elle était si sèche qu'il semblait qu'on entendait grelotter ses os. Cela ne l'empêchait pas d'être une belle grande fille qui avait la peau blanche et les cheveux fins comme la filasse la plus fine. C'était aussi une excellente ouvrière qui savait «des fins mieux» tisser au métier. Je vous

[1] Litt.: ... «qu'on lui avait ainsi mis à nom». — [2] *bœûjon*, buse, nigaud, trompette de lanières d'écorces; *bœûjenê*, baisser la tête. — [3] *cape ai painsiron*, ou *ai bœusson*, bonnet à petite panse, ou à ruche d'abeilles, terminé par une houppe. (Le *painsiron* est le bonnet, le deuxième estomac des ruminants, celui du bœuf entre autres. Ce bonnet est plus allongé qu'une petite ruche). — [4] *djnôvrâles, djoués ovrâles*, jours ouvrables, ou *djoués chus senainne*, «jours sur semaine».

cman di couérâ. C'était aitot enne crâne ôvriere que saivaît des fïns meux téchie â métie. I vôs aichure qu'elle n'était pe tot en étope[1], mains qu'elle aivaît lai foueche d'ïn hanne. Elle n'était djemaîs emprâte[2] po répondre. Enne fois qu'elle péssait devaint le Mœulïn et que le monnie yi crié: «Te n'és pe pavou que l'ouere te prenieuche»? elle eut tôt faît de rébabouennê: «E n'âdrait pe long que lai bije me raippoétcherait». Tiaind qu'elle aivaît dïnche remouennê quéqu'un elle fesaît enne rusatte et peus elle tiraît aivaint.

Le Satré aivaît aitot enne nièe d'afaints. Le pus véye de ses bouebes, qu'aivait dains les vingt-cïntye ans, était ïn tapat qu'è n'airait pe fait bon yi siouessê â poi. E ne saivaît ren endurie, tot le coissaît. An yi diaît lai Graibeusse pouéche que, tiaind que c'était ïn bouebat, è vôs vœulait tchemenê quâsi aitaint ai retieulons qu'en aivaint. E resannaît tot pitye[3] son pére. De loin, vôs les airïns pris l'un po l'âtre, se ce n'était aivu lai differeince de taille[4]. Le bouebe aivaît aitot enne

---

assure qu'elle n'était pas tout en étoupe, mais qu'elle avait la force d'un homme. Elle n'était jamais empruntée pour répondre. Une fois qu'elle passait devant le Moulin et que le meunier lui cria: «Tu n'as pas peur que le vent t'emporte»? elle eut tôt fait de lui répliquer: «Il n'irait pas long que la bise me rapporterait». Quand elle avait ainsi rabroué quelqu'un, elle faisait entendre un rire léger, puis poursuivait son chemin.

La Sauterelle avait aussi une nichée d'enfants. L'aîné de ses fils, qui avait une vingtaine d'années, était un jeune homme gras et rond, auquel il eût été imprudent de souffler dans les cheveux. Il n'endurait rien, tout le blessait. On lui disait l'Ecrevisse, parce que, lorsqu'il était encore un garçonnet, il vous voulait cheminer autant à reculons qu'en avant. Il ressemblait d'une manière frappante à son père. De loin, vous les auriez pris l'un pour l'autre, n'eût été la différence de taille. Le fils avait aussi une épaule plus basse que l'autre.

[1] C'est-à-dire qu'elle n'était pas faible, délicate. — [2] ou *embairraissie*, embarrassée; *elle étaît emprâte*, elle était empruntée, mais *elle aivaît emprâtê*, elle avait emprunté. — [3] Il ressemblait «tout pique» à son père; c'était son père tout craché *(tot cratchie)*. — [4] *taille, baille, haillon:* pron.: *teille, beille, heillon.*

épale pus béche que l'âtre. S'è ne tchemnaît pus en derrie, è faisaît mitenaint des petéts sâts cman son pére. El était encoé prou d'aidroit d'aivô les dgens, tiaind qu'an ne le contreloyaît[1] pe. An l'ôtâ, c'ât lu que fesaît le técheraind et èl aivaît quâsi aitaint d'épiè, po téchie, que lai Grillenatte tchie le Grillat.

Cman que les Grillats et les Satrés étïnt prés-véjïns et peus qu'èls allïnt bïn an lai fois[2] (ès ne saivïnt tchiere l'un sains l'âtre)[3] è n'ât pe de dire que lai Graibeusse allaît â lôvre vés lai Grillenatte. Se le bouebe en teniaît bïn[4] po lai baîchate et était djaloux cman ïn pou, tiaind qu'ïn âtre aimouéroux fesaît enne lôvrèe d'aivô lée, elle n'en preniaît ne n'en botaît[5] et s'elle ne l'ainmaît pe crais bïn elle ne l'hayenaît[6] pe non pus.

Lai fanne â Grillat aivaît dje dit an son hanne que lai Graibeusse était l'hanne qu'é faillaît an yôte baîchate et le Satré aivaît dit an lai sïnne que lai Grillenatte yi reveniaît brâment. Paidé, se les naces n'étïnt pe encoé li les bans serïnt churement criê pus taîd â môtie, dâs chus lai tchoyiere.

S'il ne cheminait plus en arrière, il faisait à présent de petits sauts comme son père. Il était assez aimable avec les gens, quand on ne le contrariait pas. A la maison, c'est lui qui faisait le tisserand et il avait presque autant d'habileté, pour tisser, que la «Grillonnette» de chez le Grillon.

Comme les Grillons et les Sauterelles étaient proches voisins et qu'ils vivaient en bonne harmonie (ils ne pouvaient rien faire l'un sans l'autre) il va de soi que l'Ecrevisse allait à la veillée auprès de la Grillonnette. Si le gars était fort épris de la jeune fille et était jaloux comme un coq, lorsqu'un autre soupirant passait une soirée avec elle, elle «n'en prenait ni n'en mettait» et si elle ne l'aimait peut-être pas, elle ne le haïssait pas non plus.

La femme du Grillon avait déjà dit à son homme que l'Ecrevisse était le mari qu'il fallait à leur fille, et la Sauterelle avait dit à la sienne que la Grillonnette lui revenait fort. Parbleu, si les noces n'étaient pas encore là, les bans seraient sûrement criés plus tard, à l'église, du haut de la chaire.

[1] *contreloyie, contrâriê,* contredire, contrarier, controverser. — [2] Litt.: «qui allaient bien à la fois», qui entretenaient de bonnes relations. — [3] Litt.: «ils ne savaient ch... l'un sans l'autre». — [4] Litt.: «si le gars en tenait bien pour». — [5] Cela lui était indifférent. — [6] *hayenê, vouere hayi, aivoi grie,* haïr, détester, voir de mauvais œil. *Lai grie,* l'ennui. *I l'aîs grie,* je ne puis le souffrir, je le hais (Les Bois).

Dains lai tiœumnâtè de lai Tiœudraie c'était aidé aivn lai môde de voingnie le tchevenê[1] le djoué de lai Saint-Fromond[2]. Enne annèe que le tchainne n'aivaît crâchu ne hât ne épâs, le Grillat diét â Satré: «L'année que vïnt[3], i veux voingnie mon tchevenê an lai Saint-Pancraice[4] cman les Montaignons. — Te rebôles, que yi diét le Satré, an ne sairait mouennê le métie de paysain dains les bés cman chus les hâts[5]. — Se t'aivôs vu le tchainne long et épâs an l'œûtche[6] qu'è y aivaît, ceutte annèe, an lai Montaigne, di temps que les daingnes di nôtre se ritïnt aiprés[7]. An lai foire d'Ot de Sainneledgie, les pies femelles, lai moitie pus hâts que les âtres, étïnt dje che bïn cieuris[8] qu'an vœulaît dje tirie â tchainne[9] lai senainne d'aiprés. — Pouh! le bé miraîcye! Te saîs bïn que dains lai Bairœutche le tchainne femelle ât dje botê en tieles, chus le vâsun des prês, â moitan di

---

Dans la communauté de la Coudraie, on avait toujours eu la coutume de semer le chènevis, le jour de la St-Fromond. Une année que le chanvre n'avait crû ni haut ni épais, le Grillon dit à la Sauterelle: «L'année prochaine, je veux semer mon chènevis à la St-Pancrace, comme les Francs-Montagnards. — Tu divagues, lui dit la Sauterelle, on ne saurait «mener» le métier de paysan dans la plaine, comme sur la montagne. — Si tu avais vu le chêne long et dru «à l'œûtche» qu'il y avait, cette année, à la Montagne, tandis que les tiges du nôtre étaient clairsemées! A la foire d'août de Saignelégier, les pieds femelles, de moitié plus hauts que les autres, étaient déjà si bien fleuris qu'on voulait déjà «tirer au chanvre» la semaine

[1] *tchevenê* ou *tchainnevi*, chènevis. — [2] C'est-à-dire le lendemain de l'Ascension, jour où l'on va en pélerinage à Bonfol, implorer le légendaire St-Fromond qui guérit bêtes et gens et protège les cultures. On cueille de l'herbe aux abords de sa chapelle et l'on emporte de l'eau de sa source. — [3] Litt.: L'année qui vient. — [4] La St-Pancrace est fêtée le 12 mai. — [5] Litt.: dans les bas comme sur les hauts. — [6] *œûtche* s. f. chènevière, jardin situé dans la prairie, mais non loin de la maison; le mot français ouche désigne un terrain voisin de la maison, et planté d'arbres fruitiers, ou une bonne terre qui peut fournir les produits les plus variés. — [7] Litt.: les tiges du nôtre «se couraient après». — [8] Les pieds femelles du chanvre fleurissent vers la mi-juillet et sont «tirés» à la main sans retard. Les pieds mâles *(les maîles, les bossons)* fleurissent beaucoup plus tard et sont arrachés au mois de septembre seulement. — [9] *tirie â tchainne, traîre le tchainne*, arracher le chanvre.

mois de djuyet. È yé doux ans, te t'en sœuvïns[1] que nôs les revirïns dje d'aivô des quoues de rété, dière aiprés lai foire de Pouérreintru. — Ceutte annèe, nôs airïns bon temps de revirie les tieles, les daingnes ne sont de ren pus hâtes que des étoules[2]. — Nôs ains quâsi aivu lai soitie. — Et l'annèe péssèe? — Te saîs bin cman qu'elle ât aivu brussâlouse. — E y é des brussâles tos les ans. — Et peus èl é dgealê djunque â tchâd-temps — Mai foi, te ferés cman qu'è te chiqueré[3], moi i veux voingnie mes œûtches de tchainne cman nos véyes dgens, an lai Saint-Fromond. — Et peus moi, i veux attendre djunque an lai Saint-Pancraice. — E ne veut pe allê long que te t'en veux repentre, qu'i te dis. — Léchans pichie le belïn»[4].

A paitchi-fœûs d'aiprés[5], le Grillat fesét cman qu'èl aivaît djâbiê. (Co qu'èl aivaît an lai téte, è ne l'aivaît pe â tiu).

---

suivante. — Bah! le beau miracle! Tu sais bien que dans la Baroche le chanvre femelle est déjà mis en «tuiles» sur le gazon des prés, au milieu du mois de juillet. Il y a deux ans, tu t'en souviens, que nous les retournions déjà, avec des queues de râteau, peu après la foire de Porrentruy. — Cette année, nous aurions bon temps de retourner les «tuiles», les tiges ne sont pas plus hautes que des éteules. — Nous avons frisé la sécheresse. — Et l'année dernière? — Tu sais bien comme elle a été brumeuse. — Il y a des brouillards tous les ans. — Et il a gelé jusqu'au temps chaud. — Ma foi, tu agiras à ta guise, quant à moi, j'ensemencerai mes ouches de chanvre comme nos vieilles gens, à la Saint-Fromond. — Et moi, j'attendrai jusqu'à la St-Pancrace. — Tu t'en repentiras bientôt, te dis-je. — Laissons pisser le bélier.»

Au printemps suivant, le Grillon agit comme il l'avait décidé. (Ce qu'il avait à la tête, il ne l'avait pas au séant). Il ne sema son chènevis que le 12 mai. Il va sans dire que la Sauterelle, lui, l'avait déjà semé le lendemain de l'Ascension.

[1] ou *è t'en sæuvïnt*, il t'en souvient. — [2] *étoules, éteules*, chaumes restés sur place après la moisson. — [3] *chiquê, chitiê*, synonyme de *ayuere*; arranger, soigner, rosser, attifer, convenir; *cman qu'è te chiqueré*, comme il te conviendra. — [4] C'est-à-dire attendons, patientons, laissons venir. — [5] Litt.: «au partir-dehors d'après».

E ne voingné son tchevenê que le doze de mai. E n'ât pe de dire que le Satré, lu, l'aivaît dje voingnie le lendemain de l'Aiscension.

Se c'était aivu enne annèe aivaincie, le Grillat n'airait pe retieuillè de tchainne lai pouenne d'en pailê. Cman que c'en feut enne annèe aittairdgie, les premieres daingnes cieuries étïnt quâsi aiche londges que ces di soile, emmé le tchâd-temps, â yue que çoli poétchaît pidie[1] de vouere que ces de lai tchainneviere di Satré n'étïnt pe che hâtes que les foinnesses[2].

Ses bouebes et ses baîchates aivïnt poétchaint sâtê de l'âtre sens di fue des Faîlles[3] et raîlê: «A long tchainne»![4] aiche bïn que les afaints di Grillat. Cetu-ci eut lai métchainne aivisâle, tiaind que le Satré é aivu soyie son premie tchainne, de se veni trïnnê[5] le long de l'œûtche de son véjïn et de yi criê: «Ce n'ât pe des échannes que vôs reviries, c'ât des écièvïns. C'ât enne belle miedje[6] que ton Saint-Fromond, â long de Saint-Pancraice, è ne yi vai pe an lai gréye di pie.

Si l'année avait été avancée, le Grillon n'eût pas récolté de chanvre la peine d'en parler. Comme ce fut une année attardée, les premières tiges fleuries étaient presque aussi longues que celles du seigle, emmi le temps chaud, tandis que celles de la chènevière de la Sauterelle, moins hautes que les «fenasses», faisaient pitié.

Ses fils et ses filles avaient pourtant sauté de l'autre côté du feu des Brandons et crié: «Au long chanvre»! aussi bien que les enfants du Grillon. Celui-ci eut la mauvaise inspiration, lorsque la Sauterelle a eu fauché son premier chanvre, de venir se balader le long de l'ouche de son voisin et de lui crier: «Ce ne sont pas des bardeaux que vous retournez mais des «tavillons». C'est bien peu de chose que ton St-Fromond, comparé à St-Pancrace, il ne lui va pas à la cheville du pied. — Toi, mêle-toi de tes affaires, lui répondit la Sauterelle, je ne mets pas le nez dans les tiennes. — Si tu avais ensemencé, comme moi, un peu plus tardive-

[1] Litt.: au lieu que cela portait pitié de voir. — [2] *foinnesses*, «fenasses», grandes graminées. — [3] Pron.; *Feîlles*. Allusion à un rite ancien. Ceux qui sautaient par dessus le bûcher avaient des chances de se marier dans l'année. — [4] Allusion à un ancien rite agraire favorisant la croissance du chanvre. — [5] Litt.: de venir se traîner, ramper. — [6] Litt.: C'est une belle m... que.

— Toi, mâcye-te de tes aiffaires, que yi réponjét le Satré, i ne bote pe le nê dains les tïnnes. — Se t'aivôs voingnie, cman[1] moi, ïn pô pus taîd, te n'en serôs pe rédut ai retieudre di tchainne hât cman di voyïn. — S'i aivôs faît ïn pô moins d'hoile ai breûlê et peus ai môlê d'aivô mon tchevenê et peus si n'en aivôs pe taint vendu, an lai Velle, po les ôjés, i serôs aivu tyitte[2] d'aitchetê des semens que n'aint ren baillie. — Es serïnt aivu bons, se te ne les aivôs pe voingnie che vite. — An ne sairait aivoi le derrie mot d'aivô toi, t'és aidé enne tchevéye po botê â petchus[3]. Aiprés tot, i te ne seus pe allê tieuri, vais vouere an vote tchouere s'i n'y seus pe. — Ah! c'ât dïnche que te l'ôs[4] et bïn note Graibeusse n'âdré pus â lôvre vés vote Grillenatte. — At-ce que ton bouebe ât aivu prou ènonceînt de craire qu'elle était po son nê?»

Le Satré n'ât pe aivu loin de sâtê poire â cô le Grillat mains èl é saivu se vaincre et peus è se rebotét ai revirie ses tieles de tchainne en djuraint les grôs noms de Due.

---

ment, tu ne serais pas contraint de récolter du chanvre haut comme du regain. — Si j'avais fait un peu moins d'huile à brûler et à peindre avec mon chènevis et si je n'en avais pas autant vendu, en Ville, pour les oiseaux, j'aurais été quitte d'acheter des semences qui n'ont rien donné. — Elles eussent été bonnes, si tu ne les avais pas semées prématurément. — On ne saurait avoir le dernier mot avec toi, tu as toujours une cheville pour mettre dans le trou. Après tout, je ne suis pas allé te quérir, va donc voir à vos lieux d'aisances si je n'y suis pas. — Ah! c'est ainsi que tu l'entends, et bien notre Ecrevisse n'ira plus à la veillée auprès de votre Grillonnette. — Est ce que ton fils a eu la naïveté de croire qu'elle lui était destinée»? (pour son nez).

La Sauterelle a été sur le point de «sauter prendre au cou» le Grillon mais il sut se dominer et il se remit à retourner ses «tuiles» de chanvre en proférant les pires jurons.

Et voilà comment deux proches voisins, qui avaient toujours été de grands amis, se brouillèrent, ne se parlèrent plus, même pour se souhaiter le bon jour, les bons vêpres,

[1] *cman*, comme; *cment*, comment. — [2] Litt.: je «serais» été quitte. — [3] C'est-à-dire: tu as réponse à tout. — [4] C'est-à-dire: que tu l'ois, que tu l'entends, que tu le comprends.

Et voili cment doux prés-véjïns, qu'étïnt aidé aivu de grôs l'aimis, veniennent de câre[1], ne se djâsennent pus, piepe po se tiuâtre le bondjoué, le bon vépre[2], le bon an, se délaivennent â dépét l'un de l'âtre et, djunque an yôte moue, s'en fesennent pés que pendre et se ne rebotennent djemaîs[3].

C'ât bïn chure que les fannes des doux ménaidges et quâsi tos les afaints, sains comptê vâlats et servaintes, se baittennent froid. Lai Graibeusse n'allé pus â lôvre vés lai Grillenatte mains ès se djâsïnt encoé ïn pô, de temps ai âtre, tiaind qu'ès n'étïnt pus dôs les œîls de yôs dgens.

A bout de trâs senainnes, aiprés étre aivu sœuvent revirie, le tchainne femelle était bïn néji[4]. An le raiméssaît po le mentre en maîches qu'an en fesaît des faidgés po le tillie[5].

Les tchainnevieres des Satrés et des Grillats n'étïnt pe bïn loin l'enne de l'âtre. El airait faillu vouere les œîls que les doux hannes se ciérïnt[6], sains se ren dire, en fesaint yôte

---

le bon an, se déprécièrent mutuellement à qui mieux mieux et, jusqu'à leur mort, s'en firent pis que pendre et ne se réconcilièrent jamais.

Il est certain que les femmes des deux familles et la plupart des enfants, sans parler des valets et servantes, se battirent froid. L'Ecrevisse n'alla plus à la veillée auprès de la Grillonnette mais ils causaient encore quelque peu, de temps à autre, quand ils n'étaient plus sous les yeux de leurs parents.

Trois semaines plus tard, après avoir été souvent retourné, le chanvre femelle était bien roui.

On le ramassait pour le mettre en mèches dont on faisait des faisceaux pour le teiller.

Les chènevières des Sauterelles et des Grillons n'étaient pas très éloignées l'une de l'autre. Il aurait fallu voir les regards de haine que les deux hommes échangeaient, sans mot dire, en accomplissant leur besogne. Lorsque leurs femmes

[1] Litt.: «vinrent de coin». — [2] ou *lai bouenne vâprèe*, la bonne «vesprée» la bonne après-midi. Salutation pour l'après-midi: *bons vépres ayis-vos, bonvepraye-vos*, bons vêpres ayez-vous. — [3] Litt.: «et ne se reboutèrent jamais». — [4] *néji*, ou *méji*, rouïr, rouï. — [5] *tillie*, teiller, tiller; par le broyage et le teillage enlever la chènevotte, la matière ligneuse du chanvre etc. — [6] Litt.: les yeux que les deux hommes «se clairaient».

bésoingne. Tiaind que yôs fannes se trovïnt, en yôs aippoétchaint ai nonne, elle se trayïnt[1] lai langue, elles étieupïnt pai tierre.

Les daingnes di bosson (c'était le maîle) ne se tirïnt an lai main qu'â mois de septembre. An ne les léchaît que trâs quaitre djoués chus piaice. Se le temps était trop an lai pieudje an botaît le tchainne en gouerdge[2] vou an le roufaît[3] po le soitchi â foué.

Tiaind que le tchainne était sa, an le retieuillaît po le tapê an l'ôtâ dains ïn bossat po faire ai voulê le tchevenê. C'était caquê lai biosse ou les biossons[4]. Enne fois que lai grainne aivaît tchoi[5], les daingnes di maîle étïnt tréties cman ces de lai femelle.

Se le Satré aivaît mainquê ai tchevenê[6] l'année devaint c'ât bïn ceutte annèe-ci qu'èl en vœulaît étre[7] po aitchetê des semens de tchainne. Tiaind c'ât qu'an caquon lai biosse

---

se rencontraient, en leur apportant à goûter, elles se tiraient la langue, elles crachaient par terre.

Les tiges du «bosson» (c'était le chanvre mâle) ne s'arrachaient à la main qu'au mois de septembre. On ne les laissait sur place que trois ou quatre jours. Si le temps était trop pluvieux on mettait le chanvre en «gorge» ou on l'égrenait pour le sécher au four.

Quand le chanvre était sec sur le pré, on le récoltait pour le battre à la maison, dans un tonneau, afin d'en détacher le chènevis. C'était battre le chanvre mâle («caquê lai

[1] *elles se trayïnt*, elles se «trayaient», se tiraient, s'arrachaient. — [2] Mettre le chanvre «en gorge» pour l'abriter de la pluie. — [3] *an le roufaît*, on le battait pour l'égrener; *roufê*, ronfler, en parlant du feu; siffler, en parlant d'un projectile; *roufe* s. f. coup, contusion; *roufe ai roufe*, vite et mal; *et peus roufe* (ou *aille*) *â dos*, et voilà qu'il est tombé à la renverse. — [4] Voici la signification exacte du vers de Biétrix que feu G. Amweg n'a pu donner, dans la note 28 de «Lai lattre de Bonfô»: *A temps vou les fannes caquant les bossons* = Au temps où les femmes frappent le chanvre mâle *(le maîle, le bosson, les bossions ou lai biosse)* pour en faire tomber le chènevis dans un tonneau, c'est-à-dire en automne, qui est aussi le temps ...*vou les renaîds vaint tchaiffê les biassons*, ...où les renards vont manger goulument les poires sauvages. — [5] Litt.: que la graine «avait» chu; «j'ai» tombé, disent encore nos petits villageois. — [6] Litt.: «manquer à chènevis»; on dit de même, *mainquê ai âve*, «manquer à (= d') eau. — [7] Litt.: qu'il en voulait être pour, qu'il en serait pour = qu'il serait obligé, contraint, forcé.

l'hèrbâ, et qu'è voyét che pô de grainne â fond di bossat, le Satré voyét le Grillat encoé pus grie que devaint. At-ce que son véjïn y pouéyaît âtye[1], i vos le demainde ïn pô? Se vôs l'aivïns ôyu renondê: «I ainmerôs meux noyie note Graibeusse dains note creux de mieûle que de le vouere mairiê lai Grillenatte». Le Grillat diaît sœuvent an sai fanne: «I ainmerôs meux pendre note Grillenatte pai le cô an note nouchie que de lai baillie an lai Graibeusse». C'ât que les doux véjïns saivïnt bïn que le bouebe et lai baîchate se djâsïnt encoé en coitchatte. At-ce que tot se ne voit pe, se n'ôt pe, se ne saît pe, se ne dit pe, dains ïn velaidge? Les murats y aint des aroilles et les bôs des œîls. Et peus ât-ce qu'an ne nôs recouenne[2] pe chutot ço que nôs peut poétchê graind dépét?[3] Le bouebe â Sateré était aidé pus fô[4] de lai baîchate â Grillat. I ne vôs sairôs dire se ceté-ci l'ainmaît mains enne tchôse chure c'ât qu'elle ne yi fesaît pe lai mïnne[5].

---

biosse»). Une fois que les graines étaient chues, les tiges mâles étaient traitées comme les femelles.

Si la Sauterelle avait manqué de semences l'année précédente, c'est bien cette année-ci qu'il serait contraint d'acheter du chènevis. Lorsque l'on battit la «biosse», en automne, et qu'il vit si peu de graines au fond du tonneau, la Sauterelle détesta encore d'avantage le Grillon qu'auparavant. Est-ce que son voisin en pouvait mais, je vous le demande un peu? Si vous l'aviez ouï grommeler: «J'aimerais mieux noyer notre Ecrevisse dans notre creux de purin que de le voir épouser la Grillonnette.» Le Grillon disait souvent à sa femme: «Je préférerais pendre notre Grillonnette par le cou à notre noyer que de la bailler à l'Ecrevisse.» C'est que les deux voisins savaient bien que le fils et la fille se parlaient encore en cachette. Est-ce que tout ne se voit pas, ne s'oit pas, ne se sait pas, ne se dit pas, dans un village? Les murs y ont des oreilles et les bois des yeux. Et puis est-ce que l'on ne nous «recorne» pas surtout ce qui peut nous causer de la peine? Le fils de la Sauterelle était toujours plus fou de la fille du

[1] Litt.: y pouvait quelque chose. — [2] *recouenne*, recorne, répète, clame, crie sur les toits. — [3] Litt.: ce qui peut nous «porter grand dépit», ce qui peut nous peiner, nous affecter, nous chagriner. — [4] C'est-à-dire raffolait de plus en plus. — [5] Litt.: elle ne lui faisait pas «la mine».

Le bracun était le détchet d'enne tchainneviere qu'en soyaît en derrie yue an lai fâx vou â voulaint[1] an piaice de[2] le traire an lai main cman lai femelle et le maîle. An ne le tillaît pe non pus mains an le bracquaît[3] d'aivô enne bracque[4] tiaind qu'èl était néji.

Les daingnes maîles et femelles étïnt tillies l'herbâ, â câre di fue, di temps des premieres lôvrèes. Enne tillie vou enne daie c'était ço qu'an pouéyaît raiméssê chus ses doigts. An botaît trâs daies po ïn couérdjon de baiton vou enne tchaimbe. E fallaît vingt daies po ïn baiton qu'était enne souetche de trasse. Aiprés qu'èls étïnt aivu soitchis â fue, an mouennaît les baitons an lai ribe[5] po ribê les dainnes.

II

Tos les herbâs, les grôs paysains de l'Aidjoue piédïnt, an lai foire de Pouérreintru, des Gaivats que venïïnt de l'Ain, en

---

Grillon. Je ne saurais vous dire si celle-ci l'aimait mais il est certain qu'elle ne lui faisait pas grise mine.

Le «bracun» était le déchet d'une chènevière qu'on fauchait en dernier lieu à la faulx ou à la faucille au lieu de le tirer à la main comme les pieds femelles et mâles. On ne le teillait pas non plus, mais on le macquait avec une macque, quand il était roui.

Les tiges mâles et femelles étaient teillées en automne, au coin du feu, durant les premières veillées. Une «teillée» ou une «daie» était la quantité de fibres que l'on pouvait «ramasser» sur les doigts. On employait trois «daies» pour faire un cordon de «baiton» ou une jambe. Il en fallait vingt pour un «baiton» qui était une sorte de tresse. Lorsque ces tresses avaient été séchées au feu, on les transportait à la «ribe» pour les broyer avec une sorte de meule mue à bras.

II

Tous les automnes, les grands paysans de l'Ajoie engageaient à la foire de Porrentruy des «Gavots» qui venaient

[1] Faucille est, en patois, du genre masculin. — [2] Litt.: «en place de», ou *â yue de*, au lieu de. — [3],[4] *bracquê*, macquer, briser, broyer le chanvre avec la *bracque* ou macque. — [5] *ribe*, pressoir, meule en forme de tronc de cône pour pressurer les fruits, les graines, pour broyer le chanvre et le lin; elle tourne dans une maie circulaire.

Fraince, ïn bon pays qu'ât tiœuvie de tchainnevieres et de yïnnieres et qu'an yie téche de lai rudement bouenne toile. Ces ôvries saivïnt bïn bracquê et peus tillie. An n'airait saivu trovê de moillous seléjous po seléjie[1] d'aivô des selies[2], le tchainne et le yïn. Les selies[3] étïnt des souetches de grainds peingnes en fie po déssavrê des œûvres le fïn di grôchie. Els en fesïnt trâs souetches de fasçons: le couérâ, les muattes et les étopes. Les felouses en fesïnt di felê et les técherainds de lai toile. In raim de ceutte toile vaillaît cent ânattes et enne piece entiere vingt raims.

Les Grillats, cman qu'ès le fesïnt tos les herbâs, aivïnt piédie un de ces Gaivats po doues trâs senainnes. Les Satrés, dâs que yôte œûvre n'en vaillaît pe le côp, en preniennent doux, cman les âtres annèes. Els aivïnt aidé aivu aivéjie[4] de faire â gros[5], ès ne vœulïnt pe dïnche piaquê et peus, non pétes, è faillaît bïn faire ai bisquê yôs véjïns.

---

de l'Ain en France, un pays fertile, couvert de chènevières et de linières et où l'on tisse de l'excellente toile. Ces ouvriers savaient bien macquer et teiller. On n'aurait pu trouver de meilleurs séranceurs pour sérancer, avec des sérançoirs, le chanvre et le lin.

Les sérançoirs étaient des sortes de grands peignes en fer, pour séparer des «œuvres» les fines fibres des grossières. Ils en faisaient trois sortes d'écheveaux: ceux de fine filasse, les «muettes» et les étoupes. Les fileuses en faisaient du fil et les tisserands de la toile. Un rameau de cette toile valait cent «aunettes» et une pièce entière vingt rameaux. Les Grillons, comme ils le faisaient tous les automnes, avaient engagé un de ces Gavots pour deux ou trois semaines. Les Sauterelles, lors même que leur «œuvre» n'en valait pas la peine, (le coup) en prirent deux comme les autres années. Ils avaient toujours été habitués à vivre sur un grand pied, ils n'allaient pas cesser ainsi, et puis, n'est-ce pas, il fallait bien faire bisquer leurs voisins.

Le séranceur de France que les Grillons avaient engagé était un beau jeune homme, âgé d'environ dix-huit ans. Il

[1], [2] *seléjie*, sérancer, diviser la filasse, déjà séparée de la chènevotte, avec le sérançoir. — [3] *selie*, séranceur; *sélie*, boisselier (de *sé*, seau de douves). — [4] Litt.: «Ils avaient toujours eu accoutumé de». — [5] Litt.: «de faire au gros».

Le seléjou de Fraince que les Grillats aivïnt piédie était ïn bé djuene hanne d'enne déjeûtainne d'annèes. El était felïnnat et vain cman enne baîchate. El aivaît enne petéte moustaîtche, enne tchoupe frisèe et des œîls vis-nois[1] que yuïnt cman ces des tchaits tiaind qu'è faît serre-neût. C'était lai premiere annèe qu'è veniaît en Aidjoue. E veniaît teni lai piaice de son frère qu'aivaît tirie à sort ïn croueye nimerô et qu'était paitchi po sept ans â rédgiment[2]. C'était ïn bouebe que tchaintaît en se yevaint, en fesaint sai bésoingne, en montaint â yét. Tot ço qu'è diaît fesaît ai rire. Quélles écaclèes[3] tiaind qu'èl aivaît dit enne louene! Ço qu'è fesaît bon l'ôyi reconté des fôles![4] Des côps qu'an rèteniaît son siouessye[5]. C'ât qu'èl en saivaît des recontattes: ces di Petét-Pueçat, di Roudge-Crœtchat, di Bieû l'ôjé, des Tchaintous de môtie[6] et bïn d'âtres encoé qu'è recontaît vès l'aître di fue[7]. C'ât tot en bracquaint, en tillaint vous en seléjaint

---

était svelte et souple comme une jeune fille. Il avait une petite moustache, une chevelure frisée et des yeux noirs brillants qui luisaient comme ceux des chats dans l'obscurité. C'était la première fois qu'il venait en Ajoie. Il remplaçait son frère, qui avait tiré un mauvais numéro à la concription, et qui était pour sept ans au régiment. C'était un gars qui chantait en se levant, en faisant sa besogne, en allant au lit. Tout ce qu'il disait était plaisant. Quels éclats de rire, quand il avait dit une gaudriole! Qu'il était agréable de l'entendre conter des «fôles»! On ne respirait plus parfois. C'est qu'il en savait des contes: ceux du Petit Poucet, du Rouge-Crochet, de l'Oiseau bleu, des Chantres et bien d'autres encore qu'il contait auprès de l'âtre. C'est tout en macquant, en teillant ou en sérançant le chanvre ou le lin qu'il disait toutes sortes de facéties concernant un village voisin du sien. Les gens en sont, paraît-il, si petits, que dans cent ans ils danseront dans un four. Ils prennent une échelle pour aller cueillir des framboises. Ils ont des sacs, pour le grain à moudre, grands comme une

[1] Litt.: «des yeux vifs noirs». — [2] Litt.: «qui était parti pour sept ans au régiment». — [3] ou *quélles écâssiées, quélles éssiaffèes.* — [4] ou des *fôlies,* des *recontes,* des *recontattes,* des *riôles,* des contes fantastiques. — [5] Litt.: «qu'on retenait son souffle». — [6] Litt.: chanteurs de moutier = chantres. — [7] *l'aître di fue,* le carrelage du feu, l'âtre (ou *être*).

le tchainne vou le yïn qu'èl en diaît de totes les souetches[1] d'ïn velaidge véjïn di yôtre[2]. E parait que les dgens y sont che petéts que dains cent ans â pus ès vœulant pouéyè dainsie dains ïn foué. Es preniant enne étchiele po allê tieudre des ambres[3]. Els aint des sais, po lai grainne ai mœûdre[4], grôs cman enne metainne. Lai fairenne, po le touétché des beniessons, ne rempiât pe le puece[5]. Els étroingnant[6] ïn bœtchïn, èls en boyant le brue[7], ès vôs siouessiant de contre et peus ès vôs demaindant: «I sens le bon vïn, hein»? Es mouennant yos tchaîtes és mairgats chus enne écoueche et c'ât les serïndious di meînme velaidge qu'aint lai pus hâte étchiele di pays: elle é doux batenats[8]. An ne le sairait quâsiment craire non pétes?

I ne saîs se lai Grillenatte aivaît djemaîs musê an de bon[9] an lai Graibeusse mains enne tchôse chure c'ât qu'èl ât vite aivu rébiê. Le Gaivat n'était pe dâs pus de doux djoués

---

mitaine. La farine, pour le gâteau des «beniessons», remplit à peine le pouce. Ils pressurent une pomme sauvage, ils en boivent le jus, ils soufflent contre vous et puis vous demandent: «Je sens le bon vin, hein»? Ils mênent leurs chattes au matou sur une écorce, et ce sont les «seringueurs» du même village, qui ont la plus haute échelle de la contrée: elle a deux bâtonnets. On ne saurait presque pas le croire, n'est-ce pas?

Je ne sais si la Grillonnette avait jamais songé sérieusement à l'Ecrevisse mais une chose sûre c'est qu'il a vite été oublié. Le Gavot n'était pas depuis plus de deux jours à la Coudraie qu'il n'y avait plus que lui au monde, qu'elle le dévorait des yeux, qu'elle ne parlait que de lui, qu'elle rêvait de lui toutes les nuits. Le troisième jour, elle commença déjà de «faire la tête» à l'Ecrevisse quand elle le trouva emmi le village. Le jeune séranceur ne demandait pas mieux que de sérancer des «soirées tout le long» à côté de la Grillonnette.

[1] Litt.: qu'il en disait de toutes sortes. — [2] *véjïn di yôtre,* voisin du leur = voisin du sien. — [3] *ambres*, framboises, ou *aiméres* (Les Bois). — [4] *Lai grainne ai mœûdre,* la graine (= le grain) à moudre. — [5] *puece* ou *pœuce*, pouce. — [6] *èls étroingnant*, ils étreignent, ils pressurent. — [7] *le brue* (ou *le djus*) = le bouillon, le jus. — [8] *batenats*, bâtonnets, échelons. — [9] *musê an de bon* (ou *po de bon*), songer «à de bon, pour de bon, sérieusement». Pour nos écoliers, «jouer à de bon», c'est jouer avec un enjeu; ils disent de même «jouer à de rien».

an lai Tiœudraie què n'y aivaît pus que lu â monde, qu'elle le dévoueraît des œîls, qu'elle ne djâsaît que de lu, qu'elle sondgeaît an lu totes les neûts. Le trâjieme djoué, elle aiccmencé dje de faire lai téte an lai Graibeusse tiaind qu'elle le trové emmé le velaidge[1]. Le djuene seléjou ne demaindaît pe meux que de seléjie dés sois tot le long de côte lai Grillenatte. E n'allé pe heût djoués[2] qu'è lai rembraissait dje en l'allou[3] di dyenie tiaind qu'èls allïnt les doux, â derrie di lôvre[4], tieuri des nouches vou des quoitcheras dains les antchétrons[5]. At-ce qu'èl ainmaît lai Grillenatte? È ne s'en demaindaît pe che long. Crais bïn meînme qu'è n'en saivaît ren. Enne tchôse chure c'ât que, bé et dgentil cman qu'èl était, è dèvaît aivoi léchie enne blonde en Fraince et qu'èl endgeôlerait des baîchates dains tos les endroits[6] laivoué qu'è serait piédie. Aiprés, è yi fârait étre conscrit cman son frère et paitchi soudaît[7] enne bouenne pére d'annèes[8]. Ses blondes de l'Aidjoue, di

---

Huit jours ne se passèrent pas qu'il l'embrassait déjà à l'alloir du grenier lorsqu'ils allaient tous deux, à la fin de la veillée, quérir des noix ou des quartiers de fruits secs dans les compartiments du grenier. Aimait-il la jeune fille? Il ne s'en demandait pas aussi long. Peut-être même l'ignorait-il. Une chose certaine c'est que, beau et gentil comme il était, il devait avoir laissé une dulcinée en France et qu'il enjôlerait des jeunes filles dans tous les lieux où il serait engagé. Ensuite il y aurait la conscription et le régiment, des années durant. Ses bonnes amies de l'Ajoie, de la Vallée, de la Montagne et de bien d'autres coins de pays seraient vite oubliées. Pour le moment, la Grillonnette était très heureuse. Le Gavot était «chez eux», il sérançait à la cuisine, il dormait à la chambre haute, elle ne demandait rien de plus.

L'Ecrevisse flaira tout de suite qu'il était délaissé et qu'on n'y pouvait rien. Rien à faire, c'était encore quelque

[1] *emmé le velaidge* ou *à moitan di velaidge,* emmi le village, au milieu du village. — [2] Litt.: «Il n'alla pas huit jours». — [3] *allou,* vestibule du grenier, corridor au-dessus de l'escalier accédant à l'étage (voir «Glossaire romand»). — [4] *â derrie di lôvre,* «au derrière» de la veillée, (à la fin) *â derrie de l'herbâ,* à l'arrière-automne. — [5] *antchétre* s. f., diminutif; *antchétron* s. m., cases, compartiments d'un coffre, d'un grenier etc. (voir «Glossaire romand»). — [6] *les endroits* ou *les yues,* les lieux. Synonymes: *piaices, taitches.* — [7] Litt.: «partir soldat». — [8] Litt.: «une bonne paire d'années».

Vâ, de lai Montaigne et de bïn d'âtres câres et couennats serïnt vite rébièes. Lai Grillenatte, po le môment, était bïnhèvurouse. Le Gaivat était tchie yos, è seléjaît an lai tieûjenne, è drœumaît an lai tchaimbre-hâte, elle n'en demaindaît pe de pus.

Lai Graibeusse ciéré tot comptant qu'èl était botê d'enne sens[1] et peus qu'è n'y aivaît ren ai faire. Ren ai faire, c'était encoé âtye ai vouere. Le bouebe â Sateré se ne lécherait pe dïnche tripê les atchoilles sains se revirie[2] mains è feut prou malïn po ne pe le môtrê piait et coué[3] E fesét dïnche lai bïn mïnne de ren.

E se trové que le Fraiçais était cman lu rudement embrue po lai pâtche. Lai Graibeusse seut che bïn l'aimiânê, qu'ïn duemouenne lai vâprèe èls allennent les doux pâtchie â bouéron[4]. Cman qu'è y aivaît droit enne âvaîjon yôs bœus-de-tyïns feunent vite rempiâchus d'ombres et de traites. Le Gaivat se ne seut bïntôt pus péssê de lai Graibeusse. Cman qu'è feuche aivu sôle[5], cman qu'èl euche aivu lôvrê longtemps, èl allaît d'aivô lu, le long de lai reviere[6], pâtchîe doues vou

---

chose à voir. Le fils de la Sauterelle ne se laisserait pas fouler ainsi les orteils sans broncher mais il fut assez rusé pour ne pas le laisser voir «plat et court». Il ne fit donc mine de rien.

Il se trouva que le Français était comme lui passionné (emballé) pour la pêche. L'Ecrevisse sut si bien l'amadouer, qu'un dimanche après-midi ils allèrent tous deux pêcher au truble. Comme il y avait justement une inondation, leurs viviers portatifs furent vite emplis d'ombres et de truites. Le Gavot ne sut bientôt plus se passer de l'Ecrevisse. Comme qu'il eût été las, comme qu'il eût eu veillé longtemps, il allait avec lui, le long de la rivière, pêcher durant quelques heures au ver, au vairon, au grillon. Le séranceur en éprouvait un très grand plaisir. Il était toujours content, même quand ils ne prenaient que des âprons, des barbeaux, des chevaines ou des ablettes.

Cela ne plaisait pas trop aux Grillons de voir leur séranceur hanter ainsi l'Ecrevisse mais ils le «gardèrent pour

[1] Litt.: «était mis d'un (e) côté». — [2] *sains se revirie*, sans se retourner, sans se rebeller, sans faire front, sans essayer de se tirer d'affaire. — [3] *po le môtrê piait et coué*, pour le montrer carrément. — [4] *bouéron*, truble ou trouble, sorte de filet à manche (voir Dictionnaire Larousse). — [5] Litt.: «comme qu'il fût été las». — [6] Il s'agit ici de l'Allaine.

trâs houres â vie, â viron, â grillat. Le seléjou aivaît le pîaîjï â diaîle[1]. El était aidé content, meînme tiaind qu'ès ne prenïïnt ren que des roids, des bairbés, des tchavouennés vou des dairâs[2].

Coli n'allaît pe trop és Grillats de vouere yôte seléjou dïnche allê d'aivô lai Graibeusse mains ès se le voidjennent. Lai Grillenatte n'était pe trop contente non pus. Elle fesaît mïnne de ren, mains elle aippelaît bâlement les mâx chus son premie aimouéroux[3]. Mains elle finéchét pai se dire qu'è vaillaît meux, aiprés tot, que son nové galaint feuche l'aimi de lai Graibeusse putôt que cetu de ses sœurs. Lai Grillenatte ainmaît taint le Gaivat qu'elle fesét des pies et des mains po qu'è demoéreuche encoé an lai Tiœudraie dâs qu'è n'y aivaît pus ren ai seléjie et qu'an n'aivaît don pus fâte de lu. Yôs dgens ne demaindennent pe meux que de l'encoé voidjê, d'âtaint pus que les doux seléjous des Satrés étïnt dje repaitchis.

Le djuene Frainçais s'édé encoé ai creûyie és pommattes[4], ai semouérê dains lai fïn, ai tchairtenê di bôs, ai écoure â

---

eux». La Grillonnette n'était pas trop contente non plus. Elle faisait mine de rien mais elle injuriait en pensée son premier amoureux. Mais elle finit par penser qu'il valait mieux, après tout, que son nouveau galant fût l'ami de l'Ecrevisse plutôt que celui de ses sœurs. La Grillonnette aimait tant le Gavot qu'elle fit des pieds et des mains pour qu'il demeurât encore à la Coudraie quoiqu'il n'y eût plus rien à sérancer et qu'on n'eût donc plus besoin de lui. Ses parents ne demandèrent pas mieux que de le garder encore, d'autant plus que les deux séranceurs des Sauterelles étaient déjà repartis.

Le jeune Français aida encore à creuser les pommes de terre, à jachérer dans la prairie, à voiturer du bois, à battre au fléau, à manier le couteau à deux manches sur la bastringue et même à tresser des corbeilles et des paniers. Il faut dire qu'il était un bon ouvrier qui ne ménageait pas ses

[1] Litt.: «avait le plaisir au diable». — [2] *dairâs*, vandoises, ablettes ou *souefes*. L'ablette est aussi nommée *biainc* (blanc). On prétend qu'en dissolvant la matière argentée de ses écailles dans de l'ammoniaque, on obtient de fausses perles. — [3] Litt.: «elle appelait doucement les maux» sur son premier amoureux. — [4] Litt.: «à creuser aux pommes de terre».

souetat[1], ai mâniuê le couté ai doux maindges chus le bainc d'aîne et meînme ai fascie des crates et des penies. C'ât que c'était[2] ïn crâne ôvrie que se ne chouenaît pe[3]. Lai Grillenatte le tyittaît encoé moins que son ailombre. Ah! cetu-li, elle l'ainmaît, çoli sâtaît és œîls! Lu è ne sôlaît pe non pus de lai rembraissie tiaind c'ât qu'è tiudaît que niun ne les voyaît.

Les Grillats n'en virïnt pe lai main[4]. Es saivïnt bïn que yôte baîchate finirait pai mairiê ïn bouebe de grôs paysains de l'Aidjoue. Ce n'était pe lai premiere fois qu'ïn bracquou, ïn seléjou, ïn soyou, ïn écôssou, mouennaît féte an enne vou l'âtre de yôs baîchates. Enne fois qu'an yôs aivaît faît et payie yôte compte, qu'èls étïnt fœûs de lai Tiœudraie, an n'en ôyaît pus pailè. Se pai hésaîd ès reveniïnt l'annèe d'aiprés, lai baîchate aivaît trovê ïn âtre bouenne-aimi[5], se des côps meînme elle n'était pe mairièe. Elle aivaît crais bïn puerê â yét doux trâs sois, devaint de s'endremi, aiprés le dépaît de cetu que y aivaît baillie le bait de tiuere et peus, enne senainne aiprés, èl était dje quâsi rébiê.

---

peines. La Grillonnette le quittait encore moins que son ombre. Oh! celui-là, elle le chérissait, cela sautait aux yeux. Lui, il ne se lassait pas non plus de l'embrasser quand il pensait que nul ne les voyait.

Les Grillons n'en tournaient pas la main. Ils savaient bien que leur fille finirait par épouser un fils de gros paysan de l'Ajoie. Ce n'était pas la première fois qu'un macqueur, un séranceur, un batteur en grange, «menait fête» à une ou l'autre de leurs filles. Une fois qu'on avait établi et payé leur compte, qu'ils étaient hors de la Coudraie, on n'en entendait plus parler. Si par hasard ils revenaient, l'année d'après, la jeune fille avait trouvé un autre soupirant, si parfois même elle n'était pas mariée. Elle avait peut-être bien pleuré au lit quelques soirs, avant de s'endormir, après le départ de celui qui avait fait battre la chamade à son cœur et puis, une semaine après, il était déjà presque oublié.

[1] *souetat*, fléau primitif formé d'une perche recourbée; *syin*, fléau composé d'un manche et d'un battoir reliés par une ou plusieurs courroies. — [2] Litt.: «C'est que c'était». — [3] *chouenê*, de l'allemand *schonen*, ménager, épargner. — [4] ou *ès n'en preniïnt, ne n'en botïnt*, ils ne s'en préoccupaient pas, ils n'y attachaient aucune importance. — [5] *bouenne-aimi*, bon-ami, *bouenne-aimie*, bonne-amie (le *Schatz* et la *Schatzeli* des Suisses allemands).

III

Le Gaivat n'était pe ïn vâlat. Yôs dgens aivïnt aitot fâte de lu[1]. Enne âtre bésoingne — et peus crais bïn enne âtre bionde — l'aittendïnt dains son velaidge laivoué an dèvaît churement ècmencie d'étre an tiœûsin de lu[2]. E faillét bïn repaitchi ïn maitïn, an lai roue di djoué[3]. C'ât que c'étaît ïn long viaidge ai pie, de trâs ai quaitre djoués, dâs l'Aidjoue djunque en l'Ain. Aidon, an ne pailaît pe encoé de tchemïns de fie. Les pochtes étïnt bïn trop tchieres et peus è n'y en aivaît pe paitchot. De lai tchaince que[4], dains le temps[5], an aivaît de moilloues tchaimbes que mitenaint. Les Aidjolats, les Vâdais, les Montaignons, fesïnt des viaidges ai pie és Ermites. Els en aivïnt long ai reconté aiprés. C'ât le Dérâbye que les ébâbéchaît le pus. «E y en aivaît», qu'ès dïïnt, «des rœutchets épairpeuillies[6] dains les pétures et les fïns, cman les bétes que tchaimpoyant, l'herbâ, és voyïns»[7]. C'était ïn âtre aivâleu que ces qu'an trove, paichi pai li[8], dains les côtes di Doubs. Coli les épaivuraît encoé bïn moins d'allê

III

Le Gavot n'était pas un valet. Ses parents avaient aussi besoin de ses services. Une autre besogne — et peut-être une autre blonde — l'attendaient dans son village, où l'on devait sûrement commencer à éprouver de l'inquiétude à son sujet. Il fallut bien repartir, un matin, à la pointe du jour. Il faut dire que c'était un long voyage à pied, de trois à quatre jours, de l'Ajoie jusqu'à l'Ain. On ne parlait pas encore alors de chemins de fer. Les postes étaient bien trop chères et il n'y en avait pas partout. Heureusement que, jadis, on avait de meilleures jambes que de nos jours. Les Ajoulots, les «Vadais», les Montagnards, se rendaient en pélerinage à pied aux «Ermites» (Einsiedeln). Ils en avaient long à raconter ensuite. C'est l'éboulement de Goldau qui les ébaubissait le plus. «Il y en avait», disaient-ils, «des rocs dispersés dans les

[1] Litt.: «avaient faute de lui». — [2] Litt.: «en souci de lui». — [3] *an lai roue di ouédj*, à la raie du jour, ou *ai roue-djoué*, à la piquette du jour. — [4] Litt.: «de la chance que», *taint de tchaince que*, ou *taint de souille que*, heureusement que. — [5] *dains le temps, aidon, dains ci temps-li*, alors, jadis, autrefois, autan, «dans le temps», en ce temps-là. — [6] ou *épairpussies*, dispersés, éparpillés. — [7] Litt.: «qui broutent, en automne, aux regains», ou *que sont és voyïns*, «qui sont aux regains». — [8] Litt.: par ci, par là.

aitot ai pie ai Béerne, et d'en reveni, en moins d'enne senainne.

Ce n'en feut pe ïn petét l'aiffaire, po lai Grillenate, de vouere paitchi le djuene seléjou. Cetu-li, i vôs le gairaintâs, elle l'ainmaît d'aidroit[1]. Elle ne le vœulaît pe rébiê bïn soie. Ci côp-ci, lai rébiaince airait di mâ de se faire! Son aimoué n'était pe ïn fue de daîd vou d'étrain. El aivaît côvê, cossenê[2], longtemps devaint de s'empoire, è n'était pe prâs de s'éteindre. Lai pouere baîchate tchoffé, yomelé. Sè yôs dgens l'aivïnt léchie faire (elle plôgué prou po çoli) elle serait paitchi d'aivô le Fraînçais po allê ai maître[3] dains son pays. «T'és dôbe, Grillenatte, que yi diaît sai mére, è ne vât pe le côp de dïnche puerê. Les hannes se vaillant tus. At-ce qu'è n'y demouére pe prou de bés bouebes en Aidjoue? — Mains c'ât le Gaivat qu'i ainme, mére, que yi réponjaît lai pouere baîchate, i n'en sairôs pus ainmê d'âtres. — Te le veux aiche bïn rébiê que l'écôssou des Ciôs-di-Doubs que t'en étôs aitot

---

pâtures et les finages, comme les bêtes à cornes qui broutent, en automne, la vaine pâture». C'était un autre glissement de terrain que ceux que l'on rencontre, ici et là, dans les côtes du Doubs. Cela les effrayait moins aussi d'aller à Berne à pied et d'en revenir, en moins d'une semaine.

Ce ne fut pas une petite affaire, pour la Grillonnette, de voir partir le jeune séranceur. Celui-là, je vous le garantis, (affirme), elle l'aimait bien. Elle ne l'oublierait pas bien aisément. Cette fois-ci, l'oubli aurait de la peine à se faire! Son amour n'était pas un feu de rameaux de cônifères ou de paille. Il avait couvé, été longtemps à l'état latent, avant de s'allumer, il ne s'éteindrait pas de sitôt. La pauvre fille sanglota, se lamenta. Si «leurs gens» l'avaient laissée agir (elle les supplia pour cela) elle serait partie avec le Français pour «aller à maître» dans son pays. «Tu es folle, Grillonnette», lui dit sa mère, «il ne vaut pas «le coup» d'ainsi pleurer. Les hommes se valent tous. Est-ce qu'il ne reste pas suffisamment de beaux gars en Ajoie? — Mais c'est le Gavot que j'aime, mère, lui

[1] Litt.: «elle l'aimait d'adroit», bien, beaucoup. — [2] *Covê*, couver (feu, maladie); *cossenê*, couver, se dit du feu qui couve, qui a de la peine de «marcher», de brûler. — [3] *allê ai maître*, aller «à» maître, s'engager comme domestique: on dit de même *allê ai bru*, *ai dgïndre*, aller «à» bru, «à» gendre.

che dôbe. — Ce n'était qu'enne aimouératte mains i ne veux pus saivoi vivre sains note seléjou. Dire qu'i voyôs dje les bouebes de lai tiœumnâtê veni tchoufrê an nôte poille, le soi de lai tirie-fœus! Vos fesïns totes les belles mïnnes an mon aimouéroux et mitenaint vôs n'en vœulès pus ôyi pailê. S'è me ne baille pe de ses novelles, s'è me léche en plan[1], i sens qu'i veux aicâtê enne malaidie, qu'an me ne voirron pus djemaîs m'envouésie, qu'i en veux mœuri. — An dit çoli, an le crait chus le môment, et peus an rit pus taîd d'étre aivu che ènonceînne. Ai déje-heûte ans, ât-ce qu'i ne m'étôs pe aicouétenê d'ïn djuene viôlêre qu'était veni djuere, és beniessons, â cabairet des «Doux colons»! Taint de souille[2] que nôs dgens me ne léchennent pe cheûdre mai tête[3]. I baillés les hâts cries, i me bôlés emmé le poille, i puerés et rouebelés tot lai neût dains mon yét. Coli ne m'envoidjé pe de mairiê ton pére doux ans aiprés. — Se le Gaivat ne me prend pe et lai moue non pus, i demoéreraîs baîchate. — Tot

---

répondait la pauvre fille, je ne saurais plus en aimer d'autres. — Tu l'oublieras aussi bien que le batteur en grange des Clos-du-Doubs, dont tu raffolais aussi. — Ce n'était qu'une amourette, mais je ne pourrai plus vivre sans notre séranceur. Quand je pense que j'évoquais déjà les gars de la commune venant demander le tribut d'usage dans notre «poille», le soir des accordailles! Vous faisiez la plus belle chère (mine) à mon amoureux et maintenant vous n'en voulez plus ouïr parler. S'il ne me donne pas de ses nouvelles, s'il me délaisse, je pressens que je veux tomber malade, qu'on ne me verra plus jamais me divertir, que j'en mourrai. — On dit cela, on le croit en ce moment-là, et puis on rit plus tard d'avoir été si innocente (naïve). A dix-huit ans, ne m'étais-je pas amourachée d'un jeune ménétrier qui était venu jouer, aux «beniessons», au cabaret des «Deux pigeons»! Il est heureux que «nos gens» ne me laissèrent pas agir à ma guise. Je poussai les hauts cris, je me roulai au milieu du «poille», je pleurai et

[1] Litt.: «s'il me laisse en plan», ou *s'è me fot en plan*, ou *s'è em léche chus mes ues*, s'il me laisse sur mes œufs. — [2] *Taint de souille*, heureusement. *Souille* a un autre sens dans le juron: *Diaîle me souille*, que nous expliquera probablement le «Glossaire des patois de la Suisse romande». — [3] Litt.: «ne me laissèrent pas suivre ma tête».

çoli breûleré cman des tchainneveuilles... En aittendaint, vais poétchê le boire és poucs. Te ne les ôs pe gronsnê dains yôs bolats?...»

E n'ât pe de dire que se lai pouere Grillenatte é aivu les œîls roudges tote lai djouennèe, elle é tot de meînme faît sai bésoingne cman les âtres djoués...

Son Frainçais (ât-ce que çoli se demainde?) ne baillé djemaîs de ses novelles, et l'annèe d'aiprés se ne veniét pus piédie en Aidjoue. In âtre seléjou de son velaidge diét an lai Graibeusse que yi aivait demaindê aiprés lu, qu'èl était de lai sens di Vâ, qu'an ne le revoirrait pus dains le Jura enne âtre annèe. Le bé seléjou vœulait mairiê â bon-temps lai baîchate d'ïn graindgie et allê teni ïn petét bïn[1].

C'ât dâs dont qu'an ne voyon pus ïn sôri chus les maîrmes[2] de lai Grillenatte, que piepe ïn bouebe ne pouéyét pus faire enne lôvrèe d'aivô lée, qu'elle ne vœulét pus dainsie de

---

fus agitée toute la nuit dans mon lit. Cela ne m'empêcha pas d'épouser ton père, deux ans plus tard. — Si le Gavot ne me prend pas et la mort non plus, je resterai fille. — Tout cela brûlera comme des chènevottes... En attendant, va porter le «boire aux porcs». Tu ne les ois pas grogner dans leurs caboulots»?...

Il va de soi que si la pauvre Grillonnette a eu les yeux rouges toute la journée, elle a néanmoins accompli sa besogne comme les autres jours...

Son Français (est-ce que cela se demande?) ne donna jamais de ses nouvelles et, l'année suivante, ne vint pas s'engager en Ajoie. Un autre séranceur de son village dit à l'Ecrevisse, qui lui avait demandé «après lui», qu'il était du côté de la Vallée, qu'on ne le reverrait plus dans le Jura une autre année. Le beau séranceur voulait épouser au «bon-temps» la fille d'un grangier et aller exploiter un petit domaine.

C'est depuis lors qu'on ne vit plus un sourire sur les lèvres de la Grillonnette, qu'aucun jeune homme ne put plus «faire une veillée» avec elle, qu'elle ne voulut plus danser de vouéyeris aux «beniessons» et puis qu'elle commença de dépérir comme si elle avait été nourrie chichement.

[1] Litt.: «aller tenir un petit bien». — [2] *maîrme* ou *pote*, lèvre, diminutif *mairmatte; faire lai potte*, faire la moue.

vouéyeris[1] és beniessons et peus qu'elle ècmencé de dédeveni cman que s'elle était aivu aifâti[2].

Chéx mois pus taîd, enne échquelette[3] feut trovèe pai ïn goillie â fond di Petchus des Aidjolats[4]. Les renaîds aivïnt tot maindgie le réchte se ce n'ât ïn fond de tiulatte de trâsse retacouennèe. L'échquelette feut recouenniue po étre ceté d'ïn paignolère[5] qu'aivaît rôlê dains lai Bairœutche, l'hèrbâ devaint, et que boyaît des fois pus qu'an n'y en voichaît[6]. Èl était paitchi ïn soi di cabairet des «Doux mairgats», d'aivô enne bouenne tieûte et peus, dâs don, niun ne l'aivaît pus revu. En se muson qu'è s'était échairê et peus qu'èl aivaît tyissie â fond de l'empouese.

Cman que le Gaivat aivaît aitot enne tiulatte de trâsse retacouennèe, lai Grillenatte se botét en téte que lai Graibeusse l'aivaît boussê dains le Petchus des Aidjolats. Elle se musé que le djuene Fraînçais et lu s'étïnt entendus po allê pâtchîe

---

Six mois plus tard, un squelette fut trouvé par un chiffonnier au fond du Trou des Ajoulots. Les renards avaient tout mangé le reste si ce n'est un fond de culotte de triège rapiécé. Le squelette fut reconnu pour être celui d'un vannier qui avait rôdé dans la Baroche, l'automne précédent, et qui buvait parfois «plus qu'on ne lui en versait». Il avait quitté un soir le cabaret des «Deux matous», avec une bonne cuite et, depuis, nul ne l'avait plus revu. On pensa qu'il s'était égaré et qu'il avait glissé au fond de l'emposieu.

Comme le Gavot avait aussi une culotte de triège raccommodée, la Grillonnette se mit en tête que l'Ecrevisse l'avait poussé dans le Trou des Ajoulots. Elle pensa que le jeune

[1] *vouéyeri*, chanson à danser, danse chantée. Voici un couplet de *vouéyeri:*

Dainse, dainse, tiu goilloux,
Niun ne dainse que nôs doux.
C'ât le vïn et lai botoille
Qu' nôs faint ai poétchê des goilles;
S' nôs n'aivïns pe ci p'tchus dôs l' nê,
Nôs ne les pouétch'rïns djemaîs.

Danse, danse, c... guenilleux — Nul ne danse que nous deux — C'est le vin et la bouteille — Qui nous font porter des guenilles — Si nous n'avions pas ce pertuis sous le nez — Nous ne les porterions jamais. — [2] *aifâti*, épuisé, affaibli par faute de nourriture. — [3] Squelette est, en patois, du genre féminin. — [4] *Petchus des Aidjolats*, trou, creux, de la région de Charmoille. — [5] *Paignolère*, *paignolie*, *vannie*, *penolie*, vannier. — [6] C'est-à-dire qui buvait parfois avec excès.

enne derriere fois ensouenne. Le bouebe â Sateré se serait airraindgie po qu'ès pésseuchïnt vés l'empouese et l'airait décombrê[1]. El airaît djâbiê çolî longtemps an l'aivaince et c'ât po çoli qu'èl aivaît faît les mïnnes[2] d'étre le grôs l'aimi di seléjou. Lai djuene baîchate se botaît-élle le doigt dains l'œîl vou ât-ce qu'elle friaît djeûte?[3] Qu'ât-ce qu'an peut dire? È se peut que lai Graibeusse, en allaint bïn[4] d'aivô le Frainçais, aimouennaît tot bouennement l'âve chus son mœulïn. E senaidgeaît crais bïn qu'enne fois dains son pays le seléjou se dépâdjerait de rébiê lai Grillenatte et que l'hèrtaince yi reverait.

En aittendaint, lai baîchate és Grillats ne yi réponjaît pus, dâs des mois, tiaind c'ât qu'é yi tiuâchaît en péssaint le bon djoué vou le bon soi. Elle voidjé po lée ço qu'elle se musaît dâs lai retrove di Petchus des Aidjolats et elle voyét aidé pus hayï lai Graibeusse. In soi tot de meînme qu'elle le trové, ai roue-neût, que paitchaît po lai pâtche,

---

Français et lui s'étaient entendus pour aller pêcher une dernière fois ensemble. Le fils de la Sauterelle aurait fait en sorte qu'ils passassent près de l'emposieu et l'aurait supprimé. Il aurait projeté cela longtemps à l'avance et c'est dans ce but qu'il feignit d'être l'ami sincère du séranceur. La jeune fille se mettait-elle le doigt dans l'œil ou devinait-elle juste? Que peut-on dire? Il se peut que l'Ecrevisse, en vivant en bonne harmonie avec le Français, amenait tout bonnement l'eau sur son moulin. Il pressentait peut-être qu'une fois dans son pays le séranceur se dépêcherait d'oublier la Grillonnette et que «l'héritage» lui reviendrait.

En attendant, la fille des Grillons ne lui répondait plus, depuis plusieurs mois, quand il lui souhaitait en passant le bonjour ou le bonsoir. Elle garda pour elle ce qu'elle pensait depuis la trouvaille du Trou des Ajoulots et elle haït toujours davantage l'Ecrevisse. Un soir toutefois qu'elle le rencontra, à la tombée de la nuit, alors qu'il partait pour la pêche, le vivier au côté, la canne à pêche sur l'épaule, elle lui demanda: «Où vas-tu pêcher, que tu es si avancé? — Aux étangs de

[1] *décombrê*, décombrer, épierrer *(éparoyie)*, nettoyer les vergers, les prairies, les pâturages, au printemps, tuer, détruire (souris etc.). *Se décombrê*, se donner la mort. — [2] Litt : «qu'il avait fait les mines». — [3] Litt.: «ou est-ce qu'elle férissait juste». — [4] Litt.: «en allant bien».

le bœû-de-tyïn d'enne sens, lai piertche de lingne[1] chus l'épale, elle yi demaindé: «Lai-voué vais-te pâtchie, que t'és che aivaincie? — Es étaings de Miecoué. — E y é ïn bout. — I te crais... Dis, Grillenatte, te n'és pus greingne d'aivô moi? — Bon soi et bouenne tchaince», qu'elle yi réponjét, en yi viraint le dôs, et elle repaitché cman l'ouere de contre l'ôtâ. Lai Graibeusse n'en reveniaît pe qu'elle yieuche djâsê che dgentiment et peus qu'elle l'euche dïnche tyittie. El allé tot de meînme pâtchie.

Les Satrés feunent rudement émeillies, le lendemain le maitïn, de vouere que yôte bouebe n'était pe encoé reveni de lai pâtche. Son yét n'était pe aivu défaît.

Emmé lai maitenèe, an aipprenion â velaidge qu'ïn aimœûnie aivaît trôvê lai Graibeusse noyie dains les fiaindeules[2] de lai petéte étaing de Miecoué. Cman qu'èl aivaît faît serreneût, le pâtchou pouéyaît aivoi tyissie dains l'âve. E saivaît

---

Miécourt. — Il y a un bon bout de chemin. — Je te crois... Dis, Grillonnette, tu n'es plus fâchée avec moi? — Bonsoir et bonne chance», lui répondit-elle, en lui tournant le dos, et elle repartit «comme le vent» contre la maison. L'Ecrevisse «n'en revenait pas» qu'elle lui eût parlé si gentiment et puis qu'elle l'eût ainsi quitté. Il alla cependant à la pêche.

Les Sauterelles furent bien étonnés, le lendemain matin, de voir que leur fils n'était pas encore revenu de la pêche. Son lit n'avait pas été défait.

Emmi la matinée, on apprit au village qu'un mendiant avait trouvé l'Ecrevisse noyé dans les roseaux du petit étang de Miécourt. Comme la nuit avait été profonde, le pêcheur avait pu glisser dans l'eau. Il savait bien nager, il faut donc croire qu'il s'était empêtré dans les algues et n'avait pu se dégager.

Le mendiant ne se vanta pas d'avoir trouvé au bord de l'étang un beau nœud de ruban vert qu'il comptait bien vendre une fois ou l'autre. «Il n'en prit ni n'en mit», sans s'occuper de la provenance de ce ruban.

[1] Litt.: «la perche de ligne». — [2] *fiaindeules* s. f. ou *époulats*, ou *rôsés*, roseaux.

bïn noie[1], è fât don craire qu'è s'était envirvœûjie[2] dains les hierbes d'étaing et qu'è n'aivaît saivu se désentraipê.

L'aimœûnie ne se bragué pe qu'èl aivaît trovê an lai rive de l'étaing ïn bé tchoucat[3] de voi riban qu'è comptaît bïn vendre enne fois vou l'âtre. E n'en preniét ne n'en botét, sains se demaindê dâs laivoué pouéyaît bïn tchoire li ci riban.

Le djoué aiprés, lai fanne â ciaivie diét an enne véjenne, â bœuné: «Vôs ais vu, Djeanne, le bé bieû riban que lai Grillenatte aivaît ci maitïn â môtie? I ne l'aivôs djemaîs vu que d'aivô ïn voi tchoucat»...

Le jour suivant, la femme du sacristain dit à une voisine, à la fontaine: «Vous avez vu, Jeanne, le beau ruban bleu que la Grillonnette avait à l'église, ce matin? Je ne l'avais jamais vue qu'avec un nœud de ruban vert»...

[1] *noie*, ou *naidgie*, nager. — [2] *envirvæûjie, envirvôjenê, envirtôlê, envïrvôtê*, enrouler, envelopper, empêtrer. *Entraipê* = entraver, empêtrer, embarrasser; *s'entraipê dains les épennes*, s'empêtrer dans les épines. — [3] *tchoucat, choucat, tchocat, chocat*, nœud (de ruban).